Invectiva in Romam. Romkritik im Mittelalter vom 9. bis zum 12. Jahrhundert [Josef Benzinger]

Autor(en): **Genequand, Jean-Etienne**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **22 (1972)**

Heft 4

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

das notwendige Scheitern des ganzen karolingischen «Reichskirchen»-Systems hingewiesen. (Völlig zu Recht warnt Prinz auch wiederholt vor einer Überschätzung der verschiedenen Reformbestrebungen innerhalb der Kirche, die nicht imstande waren, den Grundtrend der Entwicklung in bedeutenderem Ausmass zu modifizieren.)

Eine Wende, die faktische Legalisierung des Kriegsdienstes der Prälaten und ihre völlige Einbeziehung in das «Verwaltungssystem» des Reiches, bedeutete die Zeit Karls des Grossen; der weitere entscheidende Wandel, der zur Entstehung eines «kriegerischen Feudalklerus» (S. 147) führte, wird in der Wende vom 9. zum 10. Jahrhundert gesucht, wo sich der Kriegsdienst der Prälaten «gleichsam verselbständigte und von der Reichsspitze abzulösen begann» (S. 146). Auch diese Tendenz ist sehr plastisch und eindrucksvoll herausgearbeitet und durch eine Fülle von Einzelheiten dokumentiert. Ob allerdings schon in so früher Zeit ein echter erster Ansatzpunkt zur Herausbildung der späteren bischöflichen Landesherrschaft (als einer positiven, zukunftsträchtigen Erscheinung und nicht als eines Zeichens des Verfalls, wie es die ältere Lehre charakterisierte) gesucht werden kann, wird noch der Nachprüfung durch territorial ausgerichtete Untersuchungen und die Analyse der Stellung dienender Gruppen und der sogenannten «Unterschichten» erfordern; jedenfalls ist eine Thematik aufgegriffen worden, deren Weiterverfolgung lohnend erscheint.

Prinz hat in seinem Buch die Aufmerksamkeit auf eine recht aktuelle Thematik gelenkt und mit Erfolg auch auf diesem Gebiet gezeigt, dass das früher übliche Operieren mit dem Begriff des «Verfalls» (hier besonders der Kirche) für die historische Forschung kaum mehr neue Erkenntnisse bringen kann. Allerdings stösst der Verfasser wiederholt auf die Tatsache der inneren «Unglaubwürdigkeit» in der Lehre, die sich durch den Kriegsdienst des hohen Klerus immer mehr verstärkte und zuweilen recht drastisch demonstriert wurde – ein Aspekt, der wohl allgemeine Aufmerksamkeit (nicht nur für die Geschichte der Kirche im Mittelalter) verdient und davor warnen sollte, Analysen *nur* vom Standpunkt zwangsläufiger Notwendigkeiten und entwicklungsbedingten Trends zu unternehmen.

Basel *František Graus*

JOSEF BENZINGER, *Invectiva in Romam. Romkritik im Mittelalter vom 9. bis zum 12. Jahrhundert.* Lübeck und Hamburg, Matthiesen,1968. 130 S. (Historische Studien, Heft 404.)

L'importance de Rome au moyen âge, et surtout son importance comme centre de l'Empire, a été de nombreuses fois soulignée et déjà bien étudiée. Mais un sentiment très profond d'opposition à Rome a également existé, dont seuls des aspects particuliers ont été observés. Regroupant un nombre considérable de textes, – plus exactement de passages, souvent très brefs, de ces textes – M. Benzinger, dans une étude fort dense, a tenté de dégager

les différents courants et les différentes expressions de cette «critique de Rome» *(Romkritik)* au moyen âge (800–1200). Avant le VIIIe siècle, il ne semble pas y avoir eu de manifestation particulière d'hostilité à l'idée romaine, et l'on trouve, sous la plume de Grégoire de Tours, *romanus* comme synonyme de chrétien (par opposition à arien). La première trace d'un sentiment d'hostilité est le remplacement, dans les sacramentaires du VIIIe siècle, du terme *romanus* par celui de *christianus*, parfois même par *francus*.

Dès lors, des traces de plus en plus explicites d'anti-romanisme se répandent, aussi bien dans la littérature que dans les faits. Nous ne pouvons ici suivre l'auteur pas à pas dans toutes ses citations et ses analyses – ce serait recopier son livre – mais seulement dégager quelques grandes lignes directrices. Distinguons d'abord deux courants. Le premier est opposition à l'idée de la prééminence de la Rome impériale et laïque, qui se fait jour surtout au Nord des Alpes, dans les milieux de l'entourage des empereurs. On en peut voir une manifestation dans le couronnement de Louis le Pieux en 813, à Aix la Chapelle et sans intervention ecclésiastique, et une expression dans la maxime *ubi Imperator, ibi Roma*. Nous sommes conscients, dans ce dernier cas, de nous éloigner de l'interprétation de M. Benzinger, qui ne veut voir dans ces mots qu'une traduction de l'ancienne maxime *Roma causa imperii*. Nous nous demandons s'il ne faudrait pas l'interprêter d'une manière plus large et considérer que pour les empereurs de race germanique ou leur entourage, *Roma* n'est plus guère qu'un synonyme de *pouvoir*, qu'il faut précisément distinguer du mot chargé également du concept de Rome-cité qui fut siège du pouvoir.

Cette opposition à la Rome laïque est compliquée par un «sentiment national» (dans la mesure où l'emploi de ce terme n'est pas un anachronisme) qui se fait jour chez les peuples germaniques et s'oppose à la vieille notion (réelle) de supériorité des Romains sur les autres peuples de la terre. De cette idée de la suprématie des peuples germaniques – dans le cas particulier, on pourrait parler de «sentiment national saxon» – on trouve par exemple une expression très forte chez Widukind de Corvey.

Le second courant, plus répandu, est opposition à Rome devenue capitale du monde chrétien par la présence du pape. Il se rencontre non seulement au Nord des Alpes, mais aussi en Italie. Plus peut-être que dans le premier cas, et l'explication s'en trouve dans le fait qu'il y a toujours un pape à Rome, mais plus d'empereur, la critique anti-papaliste devient de plus en plus violente en avançant dans le temps et elle se transforme même souvent en une critique du pape lui-même. Ainsi la *Lettre de Trèves* s'attaque au souverain pontife et à lui seul, le décrivant comme un loup dans la bergerie, voleur et brigand se préparant à vendre de nouveau l'Eglise aux Egyptiens. La Curie et ses mœurs ne sont pourtant pas oubliées dans cette «distribution». Le poids de plus en plus pesant de la fiscalité pontificale favorise les attaques contre l'avarice des Romains, attaques dont ce jeu de mot de Walter Map constitue un bon exemple: *nomen Roma ex avaricie sueque diffinitionis formatur*

principiis: fit enim ex R et O et M et A et diffinicio cum ipsa: «Radix Omnium Malorum Avaritia».

Ces attaques contre la dureté de la Curie nous permettrons de dégager encore une des conclusions de l'auteur: au XIIe siècle, la critique est actuelle, elle est *invectiva in Romanos*. Les discussions sur le rôle qu'a joué et que pourrait continuer à jouer Rome comme capitale du monde, ou la discussion sur le caractère romain de la papauté, telle qu'elle a existé au début de la querelle des investitures, sont alors terminées.

On regrettera, en terminant, que l'ouvrage ne soit muni d'aucun index. Cette légère critique ne devrait pourtant pas empêcher d'apprécier à sa juste valeur le beau travail de M. Benzinger, dont ces quelques notes ne prétendent donner qu'un pâle reflet.

Genève *Jean-Etienne Genequand*

CARLO PINCIN, *Marsilio*, Torino, Giappichelli, 1967. In-8°, 307 p. (Pubblicazioni dell'Istituto di scienze politiche dell'Università di Torino).

Cette étude sur Marsilio Mainardini, parue il y a quelques années déjà, mérite d'être signalée à l'attention des historiens au sens le plus large du terme, car si son auteur s'applique essentiellement à dégager d'une œuvre et d'une bibliographie d'accès relativement difficile la pensée politique et juridique du philosophe padouan, il n'oublie jamais de nous rappeler quelles en furent les conditions d'émergence et le rayonnement effectif. Au cœur de l'ouvrage nous trouvons une analyse d'une grande clarté et d'une grande précision du célèbre *Defensor pacis* (1324), œuvre tout à la fois théorique et de circonstances, méditation sur le *principatus*, la *civitas*, et la *lex*, dans la tradition aristotélicienne, et traité antipapal qui s'applique à ruiner les prétentions à la *plenitudo potestatis* fondée sur l'interprétation abusive du pouvoir des clefs et de la prétendue donation de Constantin. La rigueur spéculative et critique de Marsile y apparaît dans toute son étendue. M. Pincin, partant de l'étude des concepts essentiels, librement hérités d'Aristote et de son traducteur latin Guillaume de Moerbeck, nous met en présence d'une conscience politique extraordinairement dégagée des limites de la contingence et où les grands principes du pouvoir, tels l'électorat et le *legislator*, ont relégué au-delà de la ligne d'horizon le monde des barons et la politique communale. Triomphe du droit sur le fait ou anticipation du déclin total de certaines structures, il est difficile de se prononcer de manière tranchée. M. Pincin lui-même oscille parfois entre la thèse d'un profond enracinement historique de la pensée marsilienne et celle, sinon de son intemporalité, tout au moins de l'avance considérable quelle présentait sur la réalité contemporaine. En fait, dans la partie critique de son œuvre, Marsile semble conjuguer les aspects contradictoires de sa propre signification historique, et notre auteur sait nous y rendre attentif. La lutte de Louis de Bavière et des Papes, les échanges incessants de pamphlets et de dénon-